



Rives méditerranéennes

45 | 2013

L'histoire économique entre France et Espagne, XIX^e -
XX^e siècles

La réussite d'un catalan émigré à Marseille

Antoine Vidal et le négoce maritime (1806-1868)

Éliane Richard et Roland Caty



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4407>

DOI : 10.4000/rives.4407

ISBN : 2119-4696

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013

Pagination : 9-17

ISBN : 2103-4001

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Éliane Richard et Roland Caty, « La réussite d'un catalan émigré à Marseille », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 45 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4407> ; DOI : 10.4000/rives.4407

La réussite d'un catalan émigré à Marseille : Antoine Vidal et le négoce maritime (1806-1868)

Éliane RICHARD et Roland CATY †

À la mémoire de Roland Caty

Résumé : Originaire de la Catalogne espagnole, Antoine Vidal s'impose dans le négoce maritime à Marseille dès la monarchie de Juillet et parvient ainsi à se hisser dans le groupe des grandes fortunes locales du Second Empire. Sa stratégie économique d'ascension se fonde sur un commerce diversifié et une large ouverture internationale, intégrant la Méditerranée dans un espace mondial et s'ouvrant notamment sur l'Asie. La carrière de cet homme n'ayant jamais rompu ses attaches catalanes symbolise le pouvoir d'attraction exercé par Marseille au XIX^e siècle et le caractère souvent fugace de l'aventure phocéenne pour nombre de familles d'entrepreneurs étrangers.

Abstract: Originally from Cataluña in Spain, Antoine Vidal became a leading figure in Marseilles' maritime trade under the July Monarchy and managed to amass one of the largest fortunes in the city during the Second Empire. His strategy for developing his business affairs focused on offering a diversity of goods and developing an international clientele by including the Mediterranean in his global trading area and, in particular, by opening up Asian markets. As a man who never forgot his Catalan origins, his career symbolizes the strong attraction of Marseilles as a trading centre during the 19th century and the often precarious nature of trade in Marseilles for numerous foreign entrepreneurs.

L'itinéraire d'Antoine Vidal se situe au croisement des domaines de recherche de Gérard Chastagnaret, l'histoire économique et l'histoire de l'Espagne. C'est le compatriote et le contemporain d'Ignacio Figuerola et d'Hilarion Roux, chers à l'auteur de *L'Espagne, puissance minière dans l'Europe du XIX^e siècle*¹. Comme eux, c'est un expatrié, comme eux, il a réalisé une belle fortune et, pour tous les trois, Marseille est au cœur de leur réussite. Pourtant Antoine Vidal se distingue par le secteur d'activité qui soutient son ascension économique et sociale ; dans son cas, ce n'est pas l'industrie et/ou la banque mais le négoce maritime, activité traditionnelle de la place, qui lui permet de s'imposer aux tous premiers rangs des fortunes marseillaises du Second Empire, sans que pour cela que les liens ne soient jamais rompus avec la patrie d'origine.

UN NÉGOCIANT POLYVALENT

Dans les débuts du XIX^e siècle, venir à Marseille pour fuir un régime politique ou simplement pour y tenter sa chance dans le négoce, est un itinéraire commun à nombre d'"étrangers", qu'ils soient de l'intérieur ou de l'extérieur du pays. Les études consacrées aux migrations, tout comme celles qui portent sur la constitution du patronat du port, se rejoignent sur ce constat : de plusieurs régions françaises mais aussi d'Espagne, d'Italie, de Grèce, ou d'Europe centrale et nordique, nombreux sont ceux qui font le choix de la cité phocéenne, attirés par les places laissées vacantes du fait de la Terreur ou de l'émigration pendant l'époque révolutionnaire². Quelques uns échouent mais beaucoup réussissent. C'est le cas des Vidal.

Antoine-Marie Vidal (Antoni Vidal i Calzada) est natif du petit port catalan de Sant Feliu de Guíxols, dans la province de Gérone. Ses parents, Antoni Vidal i Olivós et Gertrudis Calzada i Ruscada, se sont mariés le 31 décembre 1801 et ont eu dix enfants, six filles et quatre garçons. Antoine, né le 8 décembre 1806, est l'aîné masculin. À Sant Feliu de Guíxols, tant du côté paternel que maternel, sa famille appartient au monde des « patrons de barque » qui, comme plusieurs de leurs compatriotes, se livrent sur de petits voiliers au cabotage le long des côtes d'Espagne et entretiennent des relations commerciales avec Marseille et la Provence.

À cette époque, des liens étroits unissent en effet la cité phocéenne et la Catalogne. En 1821, plus de la moitié des bateaux qui entrent à Marseille en provenance d'Espagne viennent de ports catalans et ils sont encore près du tiers

1 Gérard CHASTAGNARET, *L'Espagne, puissance minière dans l'Europe du XIX^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2000.

2 Renée LOPEZ et Émile TEMIME, *Migrance. Histoire des migrations à Marseille*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990, tome 2 ; Roland CATY, Éliane RICHARD et Pierre ÉCHINARD, *Patrons du Second Empire, Marseille*, Paris-Le Mans, Picard-Cénomane, 1999.

dix ans plus tard. En 1825, sur 184 embarcations qui en arrivent, 18 viennent de Sant Feliu de Guíxols. Elles sont chargées de vins, d'huiles, de sparteries, de peaux, etc. Au retour, elles apportent les produits de l'industrie marseillaise, savons, sucre, bougies, ou ceux qui transitent par le port³.

Les raisons qui amènent les Vidal à s'installer à Marseille ne sont pas connues avec certitude mais il est probable qu'elles sont d'ordre politique. À partir de 1823, Marseille devient en effet le refuge de nombreux libéraux espagnols fuyant la réaction absolutiste consécutive à l'épisode libéral de 1820-1823⁴. Les Vidal, dont le fils aîné Antoine pourrait avoir appartenu à la franc-maçonnerie, ainsi que le suggèrent certaines sources, ont dû faire partie de ces exilés. En 1822, ils sont encore à Sant Feliu de Guíxols où naît leur dernière fille Irène mais ils ont dû partir peu après. Leur présence est attestée à Marseille en 1827, quand leur nom apparaît dans les annuaires professionnels, et l'année suivante, lors de la venue au monde de leur dernier enfant, Ernest.

Il est certain que le choix de Marseille comme lieu d'exil s'explique par les liens commerciaux noués antérieurement et par la présence dans la ville de plusieurs compatriotes déjà bien installés dans le monde de l'industrie et du négoce local comme les Guerrero, Ruis, Bonaplata ou les Figueroa qui y deviendront un temps les « rois du plomb ». Comme c'est le cas pour la plupart des nouveaux arrivants, la maison de négoce Vidal est d'abord domiciliée dans la vieille ville, à proximité du Quai du port, 8 rue Petite-Jérusalem, une venelle disparue en 1943, lors de la destruction des vieux quartiers. En 1831, les Vidal père et fils, mieux établis, s'installent 34 rue Sainte, sur la Rive Neuve, au sud du port, là où se localisent de nombreuses activités liées au commerce ; ils y restent jusqu'en 1840. À cette date, Vidal père n'est plus qu'associé commanditaire pour un quart du capital, ce qui lui permet, grâce à la défaite carliste de 1839, de regagner Sant Feliu de Guíxols avec son épouse, celles de ses filles encore célibataires et son dernier fils Ernest. C'est là qu'il décède en 1844.

À Marseille, outre deux filles, restent trois des quatre garçons Antoine, Joseph et Sébastien. Associés sur la dénomination *Vidal frères*, ils assurent la gestion de la nouvelle maison de commerce fondée en 1839. Signe de prospérité, ils en déplacent les locaux encore plus au sud, dans le nouveau périmètre d'élection de la bourgeoisie marseillaise, qui englobe la rue Grignan, la rue Breteuil, la rue de l'Arsenal (aujourd'hui rue Roux de Brignoles), la place Saint-Ferréol et la rue Montgrand. Au sein de cette société « de commerce, d'armement et de commission », l'aîné des frères, Antoine, a une position prédominante : il détient la moitié du capital social, soit 200 000 francs, contre un huitième pour chacun de ses deux frères et il a seul la

3 Éliane JALABERT-RICHARD, « Marseille et l'Espagne sous la Monarchie censitaire », DES, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1958.

4 Éliane JALABERT-RICHARD, « Marseille, ville refuge pour les libéraux espagnols », *Annales du Midi*, juillet 1960, p.309-323

signature⁵.

Dans les années qui suivent et dans le même quartier, au 45 de la rue Sylvabelle, Sébastien fonde sa propre maison pour le commerce avec les Indes, l'Espagne et les colonies. Il la gère jusqu'à son décès survenu en septembre 1864 et ses successeurs en poursuivent l'exploitation à la même adresse, sous la raison sociale *Vidal frères* puis *Vidal Hermanos* en 1877. Quant à Joseph, il quitte lui aussi l'entreprise héritée de son père en 1849, entre probablement dans l'affaire de Sébastien, avant de s'installer non loin de là, rue Breteuil, et de mourir six ans plus tard. Au final, Antoine Vidal, en attendant de pouvoir s'associer avec son fils, reste donc seul à la tête d'une nouvelle société qui désormais porte son nom, et dont le comptoir est transféré au rez-de-chaussée de son hôtel particulier de la rue Montgrand. Son entreprise connaît pendant une vingtaine d'années une belle expansion⁶.

Outre les échanges traditionnels avec la Catalogne, Antoine Vidal se lance dans le grand négoce international, méditerranéen avec l'Italie, la Grèce, la mer Noire (huile, sucre, blés...) mais aussi atlantique avec l'Amérique espagnole. Aux dires des autorités marseillaises, « on lui doit également le rétablissement du commerce avec les Indes, commerce à peu près perdu depuis 1789 »⁷. En Orient, il pousse même jusqu'à Canton, toujours par la route du Cap, puisque la mise en service du canal de Suez n'a lieu qu'en 1869, après son décès. D'Asie, il ramène des cargaisons de soie dont Marseille est alors un important marché, mais aussi du thé et de l'ivoire. Il s'agit donc d'un négoce traditionnel, non spécialisé mais au contraire très diversifié tant par la nature des produits échangés que par les aires géographiques couvertes.

En étroite liaison avec le négoce, il pratique aussi l'armement. Pour le cabotage et le long cours, il se dote d'une flotte de voiliers et de navires mixtes. On a gardé la trace d'un grand brick barque *Antonio*, construit en 1857 aux chantiers de Sant Feliu de Guíxols et jaugeant 800 tonneaux⁸. À sa mort, Antoine Vidal possède deux voiliers estimés à hauteur de 130 000 francs. À ces opérations de négoce et d'armement, il joint enfin certaines activités bancaires longtemps inhérentes à l'exercice de sa profession de négociant. Il joue en effet le rôle de « disposeur », terme utilisé à l'époque pour désigner celui qui dispose de capitaux et les prête contre intérêt. Dans sa déclaration de succession, le seul montant de ses créances équivaut à plus de 10 % de sa fortune et au quart de son actif professionnel composé de numéraire, créances, navires, marchandises et fond de commerce, et formant 43 % du total⁹.

5 Archives départementales des Bouches-du-Rhône (désormais A. D. B-d-R), Actes de sociétés, 548 U 3 et 548 U 5.

6 Annuaire professionnels de Marseille.

7 Archives Nationales (CARAN, Paris) (désormais A. N.), dossier légion d'honneur, F 1d III 2 et 11.

8 Joan TORRENT I FABREGAS, « Benefactors guixolencs, Antoni Vidal i Calzada (1806-1868) », *Institut d'estudis del Baix Empordà*, vol. 7, 1988, p. 147-206.

9 A. D. B-d-R., XII Q 97/I4, XII Q 97/130, XII Q 97/131.

Antoine Vidal représente donc bien le type du négociant traditionnel au sens où on l'entendait au XVIII^e siècle, polyvalent dans ses échanges comme dans ses activités¹⁰. Ce qui n'empêche pas certains aspects novateurs puisqu'il dispose d'un portefeuille non négligeable de valeurs mobilières (un cinquième de ses biens). Il a peut-être détenu des actions du canal de Suez mais la déclaration de son patrimoine à l'Enregistrement mentionne seulement des titres de la compagnie d'assurances *Le Midi* et 80 actions des Docks de Marseille, secteurs d'activité familiers aux négociants marseillais. Toutefois, 91 % des valeurs de ce portefeuille sont constitués de différents titres de rente qui constituent des valeurs sûres.

« LE RICHE CATALAN DE MARSEILLE »

Lorsqu'il meurt le 4 mars 1868 dans son hôtel particulier du 11 de la rue Montgrand, ce *self-made-man* laisse la plus grosse succession déclarée cette année-là à Marseille, soit plus de trois millions de francs. Seize ans plus tôt, il était déjà considéré comme, « le plus riche des armateurs de la place »¹¹. De même, à Sant Feliu de Guíxols, on estimait qu'il avait réalisé une fortune supérieure à celle de ses compatriotes émigrés aux Amériques.

À Marseille, il possède quatre immeubles en ville, dont deux rue Grignan et rue Montgrand, des artères parmi les plus prestigieuses de Marseille. Il a fait aussi l'acquisition de trois « campagnes » dans les quartiers sud où s'édifient les plus belles demeures marseillaises. À Saint-Giniez, en 1845, il acquiert une propriété de 5,6 hectares avec bastide à deux étages (un bien situé de part et d'autre de l'actuel boulevard Michelet, n° 122 et 127). Rue Paradis, il achète en 1858 un terrain de 3,4 hectares, toujours avec bastide (actuels n° 248-258). S'y ajoute enfin, en 1860, à Montredon, une autre « campagne » de 2,5 hectares (n° 112-142 de l'avenue). L'ensemble de ces biens immobiliers constitue plus du tiers (34,5 %) de son patrimoine. Il semblerait qu'il soit aussi propriétaire dans le sud de la France d'un ancien château qui accueillit la reine d'Espagne, Isabelle II, après son exil, en septembre 1868¹² ; mais il ne pouvait en être fait état dans sa déclaration de succession au bureau de Marseille, dans laquelle seuls sont mentionnés les biens sis dans la commune.

Par ailleurs, ses voitures, ses chevaux, sa domesticité témoignent de son train de vie et de son rang dans la société locale. Tout naturellement, Antoine Vidal est entré en relation avec Ferdinand de Lesseps, consul de France à Barcelone dans les

10 Roland CATY et Éliane RICHARD, « Contribution à l'étude du monde du négoce marseillais de 1815 à 1870 : l'apport des successions », *Revue historique*, oct.-déc. 1980, p. 337-364.

11 A. N., dossier légion d'honneur, F 1d III 2 et 11.

12 Joan TORRENT I FABREGAS, « Benefactors guixolencs... », *art. cit.*

années 1840 et futur promoteur du canal de Suez qui devait ouvrir au commerce une nouvelle route vers l'Extrême-Orient. Il le reçoit chez lui lors de ses passages à Marseille. Ce dernier a dû le présenter à Eugénie de Montijo qui, devenue impératrice, invite Antoine Vidal à des réceptions officielles au château des Tuileries et l'introduit auprès de l'Empereur¹³. Celui-ci, alors qu'il n'était encore que prince-président, l'avait déjà décoré de la Légion d'honneur, lors de sa venue à Marseille en 1852.

« Le riche catalan de Marseille », comme Napoléon III aimait à l'appeler avait épousé une compatriote native de Sant Feliu de Guíxols, Martina Nadal i Garcia. On dispose de peu de renseignements sur son unique héritier, Numa-Léon-Emile, né le 31 octobre 1839¹⁴. Après un premier mariage et un veuvage en 1876, il se remarie avec Eugénie Aubert. Dès 1870, deux ans après la mort de son père, il liquide l'affaire de négoce. Multimillionnaire, il réinvestit sa fortune en biens immobiliers. En 1884, après la mort de sa mère, il vend la campagne de Sainte Marguerite (connue plus tard sous le nom de *Campagne Berger*), que celle-ci avait achetée en 1870. Mais il acquiert la villa *La Malespine* au quartier du Roucas-Blanc ainsi que d'autres biens dans les environs, « La Péraude » à Velaux, le château de « La Plantade » à Rognac, ceux de Val-Lourdes et Peyresc près de Ventabren¹⁵. La présence de Numa Vidal à Marseille, toujours rue Montgrand, est attestée jusqu'en 1920, après quoi son nom n'est plus mentionné dans les annuaires. Quant aux sociétés de commerce de ses cousins, *Vidal Hermanos* disparaît en 1885 et *Vidal Alphonse et Cie* dix ans plus tard.

Bien qu'il ait largement participé par ses activités maritimes et commerciales au grand essor économique qu'a connu la ville sous le Second Empire, le nom d'Antoine Vidal est inconnu à Marseille, où aucune rue, aucun monument, aucun établissement ne perpétue son souvenir aujourd'hui. Seuls les historiens qui l'ont rencontré, au hasard de leurs recherches, ont pu reconstituer son itinéraire et raviver sa mémoire¹⁶. En effet, en dépit de sa réussite, le négociant n'a exercé aucune des fonctions locales ou nationales qui font la notabilité: il n'a pas siégé à la Chambre de commerce, il n'a pas été juge au tribunal de commerce, il n'a assumé aucune fonction électorale ni au niveau national ni même au conseil municipal ou au conseil général. Car, à la différence de bien d'autres qui comme lui venaient d'ailleurs, tels les Rocca d'Italie ou de plusieurs membres de la colonie grecque, il n'a pas sollicité la naturalisation française, ce que n'a pas fait non plus son compatriote Luis Figueroa. Son statut d'étranger n'a pas été une gêne pour ses activités car, comme le remarque Émile Témime, « au-delà d'une grande richesse les barrières nationales sont quelque

13 *Idem*.

14 Archives Communales de Marseille, État civil, 1 E 681 3.

15 H. LUPPI, « Les bastides, joyaux du terroir marseillais », *Bulletin du Comité du Vieux Marseille*, n° 18, 1983, p. 96.

16 Éliane RICHARD, « Antoine Vidal », in R. CATY, É. RICHARD et P. ÉCHINARD, *Patrons du Second Empire...*, op. cit., p. 308-309.

peu oubliées »¹⁷. En revanche, il fut un obstacle pour une totale intégration dans le petit cercle des notables qui, en assumant alors la représentation de leurs pairs, y ont gagné une notoriété présente et future¹⁸.

ENTRE PATRIE D'ORIGINE ET PAYS D'ADOPTION

Antoine Vidal certes a vécu plus de quarante ans à Marseille. Il y a passé la totalité de sa vie professionnelle et il y a fait souche : son fils et une partie de sa famille restés sur place se sont par la suite parfaitement assimilés. L'avis de décès paru le 5 mars 1868 dans *Le Sémaphore de Marseille*, organe du commerce local, mentionne outre sa veuve, son fils et sa belle-fille, pas moins de 25 personnes, non compris leurs enfants. Aujourd'hui encore des descendants d'Antoine Vidal se sont signalés dans la région niçoise.

Dans sa ville d'adoption, Antoine Vidal est considéré. Il y est jugé « comme un homme de bien, laborieux, simple dans ses goûts mais grand dans ses bienfaits ». Il offre en effet la somme de 120 000 francs au nouvel hôpital de la Conception dont il est alors, et de loin, le plus généreux donateur (les legs antérieurs n'excédant pas 6 000 francs). À sa mort, le montant de ses dons est considérable : il laisse notamment 300 000 francs à divers établissements charitables de la ville. *La Société de bienfaisance et de charité* qui en recueille une partie fait alors son éloge : « c'était l'un des hommes les plus marquants de notre ville qui, bien qu'étranger à la France, s'était par son long séjour si bien identifié à nos habitudes et à nos mœurs (...) que Marseille l'avait adopté comme l'un de ses meilleurs citoyens »¹⁹. Un homme modeste, aurait-elle pu ajouter, qui souhaite un enterrement de deuxième classe, ce qui contraste avec bien des usages en cours dans le milieu patronal marseillais où la mort d'un notable est généralement l'occasion de déployer un fastueux cérémonial. Il est enterré au cimetière Saint-Pierre dans le carré 9, proche de l'entrée, le long de l'allée centrale où se concentrent bien des représentants de l'élite marseillaise du temps. Son caveau bien dans le style de l'époque, en forme de chapelle avec des ornements sculptés, est aujourd'hui dans un état d'abandon.

Antoine Vidal pourtant a toujours gardé la nationalité espagnole et c'est dans sa patrie d'origine qu'il a laissé le plus de souvenirs. Il avait toujours maintenu des liens étroits avec Sant Feliu de Guíxols ; relations professionnelles, comme on a pu le constater, mais aussi familiales puisque ses parents, certaines de ses sœurs et son

17 Renée LOPEZ et Émile TEMIME, *Migrance...*, op. cit., p. 39.

18 Roland CATY et Éliane RICHARD, « Notables marseillais au XIX^e siècle », *Marseille*, n° 159, mai 1991, p. 22-30.

19 Société de Bienfaisance de Marseille, archives privées.

plus jeune frère Ernest étaient revenus au pays. Lui-même y avait pris femme. En outre, durant toute sa vie, l'ancien exilé devenu riche a répandu ses largesses sur ses compatriotes émigrés en France comme sur sa ville natale. Aucune des demandes qui lui était adressées ne restait sans réponse, qu'il s'agisse de dons destinés aux pauvres, d'aides diverses accordées à des particuliers ou du soutien apporté à la municipalité pour ses travaux d'utilité publique : adduction d'eau, extension de l'hôpital, agrandissement du port, construction du théâtre, etc.

Enfin, dans son testament déposé au consulat d'Espagne à Marseille, il fait en faveur de Sant Feliu de Guíxols le plus gros legs que la ville ait jamais reçu, un legs « fabuleux » n'hésite-t-on pas à écrire: une rente annuelle de 15 000 francs (en rentes françaises) dont 8 000 pour secourir les nécessiteux et 7 000 pour recruter des maîtres afin d'instruire les enfants pauvres de la ville. L'exécution de ce legs n'alla pas sans difficultés du fait, dans les premiers temps, de divergences de vues entre l'organisme désigné pour sa gestion et la municipalité et, par la suite, de la dévaluation monétaire consécutive au premier conflit mondial. Toutefois, les versements aux pauvres furent assurés jusqu'en 1936 et l'établissement d'enseignement primaire et secondaire gratuit, créé sous le nom de collège Vidal, subsista jusqu'en 1942.

À la différence de Marseille, la cité catalane a gardé le souvenir de son bienfaiteur. Depuis 1880, dans la salle de délibérations du conseil municipal, une plaque reproduit le texte du legs testamentaire ; deux ans plus tard un portrait à l'huile y rappelle aussi son souvenir. Au collège Vidal aujourd'hui disparu, un véritable monument de marbre lui fut consacré en 1889 mais il eut une existence éphémère à l'exception du buste du fondateur récupéré, vingt ans plus tard, pour être placé à l'entrée de la cour principale du collège. En 1889 toujours, le nom de Rambla Vidal a été donné à l'une des principales artères de la ville, en hommage à ce généreux bienfaiteur et elle porte toujours son nom. Un siècle plus tard, en 1988, Joan Torrent i Fabregas consacre une belle étude de soixante pages au legs Vidal et à ses vicissitudes²⁰. Enfin plus récemment, en 2002, les Archives municipales de Sant Feliu de Guixols ont souhaité mieux connaître « la vida de l'illustre guixolenc Antoni Vidal, que visque a Marsella ». La publication d'un article traduit du français sur ce riche armateur catalan dans la revue municipale a permis aux historiens de renouer des liens entre ces deux cités²¹.

20 Joan TORRENT I FABREGAS, « Benefactors guixolencs... », *art. cit.*

21 Éliane RICHARD, « Un ric armador català del segle XIX a Marsella, Antoni Vidal », *L'ARJAU, Informatiu de l'area patrimoni cultural i educatiu, Sant Feliu de Guixols*, n° 44, nov. 2002, p. 8-12. Des extraits de cet article ont été reproduits ici-même.

L'itinéraire d'Antoine Vidal est révélateur à plus d'un titre. Sur le plan économique, il illustre bien le pouvoir d'attraction que la cité phocéenne exerce au XIX^e siècle sur les populations des pays voisins. Ville refuge dans les premières décennies du siècle pour les Espagnols comme pour d'autres, les Grecs par exemple, elle devient aussi sous le Second Empire, l'essor économique aidant, la ville de tous les possibles, quand en quelques années des hommes entreprenants peuvent édifier de belles fortunes. La saga d'Antoine Vidal s'inscrit dans ce temps - les décennies 1840-1870 - où Marseille accède au premier rang des ports de France, puis de Méditerranée et d'Europe continentale, où son horizon s'élargit aux dimensions du monde²². La réussite du négociant s'explique à la fois par ses talents d'entrepreneur et par la conjoncture particulièrement favorable dans laquelle ils s'exercent. Elle confirme aussi, ce qui a souvent été montré, le caractère fugace de certaines aventures marseillaises : une ou deux générations qui viennent et puis s'en vont ou qui, sur place, changent d'activité. Dans le cas des Vidal, il s'agit de consolider la fortune acquise dans le négoce par l'achat de rentes ou de biens fonds, selon un schéma assez répandu dans certaines familles de la bourgeoisie d'affaires marseillaise ; le négociant enrichi devient alors rentier et/ou propriétaire. Enfin le maintien de liens étroits avec le pays d'origine, tel qu'on le constate dans le cas d'Antoine Vidal n'est pas non plus exceptionnel ; bien d'autres biographies d'entrepreneurs « marseillais » permettent de faire le même constat. C'est l'un des atouts de Marseille d'être une ville d'échange des hommes comme des marchandises, une ville de passage où des étrangers participent au développement économique et renforcent son rayonnement extérieur.

22 Roland CATY et Éliane RICHARD, *Le port autonome de Marseille-Histoire des hommes. Le transport maritime*, Marseille, Editions Jeanne Laffitte, 2003.

